

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ange gîte

François Hébert

Volume 19, Number 1 (109), January–February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1977). Ange gîte. *Liberté*, 19(1), 42–49.

Ange gîte

A

*Dans la main de Dieu
tout est blanc
pour être teint.*

Cet adage alchimique que cite l'auteur au début du *Traité des passages*, aussi intitulé *Traité du blanc et des teintures* (à paraître chez Erta, 1977), pourrait être la porte de toute la poésie de Robert Marteau, porte que l'on ne saurait ouvrir impunément ! Votre premier mouvement vous conduira à tenter d'en voir à la fois le bois et l'encadrement (tentative risquée, puisque ce sont les gonds qui comptent) ; ainsi, vous pourrez jouer à prendre les deux majuscules, D et D, à inverser l'une d'elles et à faire un cercle. Ou compter les mots : 4, 3 et 3 : en tout, 10, soit le nombre divin. Ou déchiffrer les syllabes : 5 (l'Homme), 3 (la Trinité), 4 (la Solidification, le Gel, le Sel), et jongler avec elles (par exemple, 5 plus 3, c'est 8, comme dans « Ode numéro 8 » (*Travaux sur la terre*, Seuil, 1966 ; pp. 73-85), 8 pouvant « signifier » la double sphère de la Justice dont l'oeil, devenu fléau conscient, pourra opérer la rencontre de l'homme et de Dieu ; autre exemple, 3 avec 4 donne 7, nombre charnière dans la Cabbale et Chariot du Vainqueur dans le Tarot, ultime douleur dans les rites initiatiques et sabbat, clôture de la semaine, mot qui vient de *septem* : sept ; etc). Ou en-

core, saisir que tous les mots de l'adage sont monosyllabiques, sauf « être », comme si d'une part l'alchimiste disait l'oeuvre de Dieu ; de l'autre, en dessous, en catimini, la défaisait, la scindait, la brisait, la dépliait et s'y cachait. Certes, on peut faire tous ces calculs.

B

Mais on doit surtout s'appliquer à lire le sens de la phrase, dont tout le *Traité* est la concrète et subtile exégèse (Chaos, Création, inCarnation, copulation, coagulation) ; lire le sens dans les deux sens, voir derrière l'étoile la « contre-étoile » (dans les deux sens : la sensation, la signification, comme l'aller et le retour), « Dieu est une spirale blanche ». Il a fait les couleurs (du blanc, de toutes et aucune) et les yeux ; ange sera celui qui tranchera subtilement l'oeil comme la couleur, trouvera comment ont été les couleurs séparées, teintées ; réalisera le blanc, puis le feu, la femme, la fleur, la force ; fabriquera l'élixir de sa vie, tressera l'huile de la lampe perpétuelle : son cœur allié à son étoile. Le gant même, se retournant, de sa main et du destin. Dans et par « l'm magique », peut-être : mort, amour, arme, mer, main, mère et monde ; ou de quelque autre manière, à condition que s'égalent le chiffre et la chose.

C

A l'origine, tout est Un, ou Dieu ; et puis, cela se sépare, comme se fourche la langue du serpent ou se branche l'arbre, et voici ce que vous voyez vaguement, les liquides et les solides, le haut et le bas, le noir et le vert, la pierre, la plante et la bête, et nous, les bipèdes rêveurs, les jongleurs aux mains ballantes, nés (comme dit Marteau) d'une divine larme (eau de vie, langue de feu, pentecôte ; mais aussi faute, faille, chute et remords du Créateur) cristallisée, occultée par la nature en laquelle Dieu est partout et nulle part, visible et invisible ; soi et non-soi en l'homme et hors de lui. Comme, peut-être, la double larme trouée, noire et blanche, de *yin* et *yang* figés dans leur figure, à quoi ne manque que la présence, la matérialisation : l'Acte de Vie, le Passage. Ainsi, à

l'origine, un Symbole fut partagé ; à nous d'en trouver la *pliure* et le pouvoir : faire le symbole, la genèse à rebours. C'est oeuvre de Titan : à la fois gigantesque et quelconque.

D

Je déteste la poésie, j'aime la réalité. J'ai fréquenté quelques oeuvres de Marteau, déjà parues ou à paraître, et je veux seulement ici, sans doute témérement, témoigner de quelques choses vues, dont je ne possède pas les clefs, qui ont été fondues dans les trous des serrures. Ce qui frappe d'abord, c'est la multiplicité des références : il s'agit, en apparence du moins, d'une oeuvre très *cultivée* où l'on percevra mille influences, mythes, « sujets », qui affleurent en chaque recoin de chaque mot, strophe ou poème. Ce sont : cerceaux de serpent annelant le pommier adamique ; neiges en Circé et mannes de l'Olympe ; Vénus surgissant de sa coquille ; la joie de la Joconde et le cri des Croisés, « monjoi ! » ; un hermétique berger gardant de fort étranges brebis ; pêcheurs avec l'ichtus dans leur filet ; dragons un peu chinois gobant colombes volant trop bas ; belles vierges blanches, corridas en Espagne, avion sur Winnipeg et fenaions de toujours. Curieusement toutefois, cet espace se dissout dans ses propres marges et jamais tel sujet ne sera épuisé, ou traité comme on l'entend habituellement, ou enclos. Toujours il déborde, appelle la tangente, vers le centre comme vers la périphérie ; c'est qu'en vérité, les terres d'ici sont *incultes*. Y vivent pourtant des bêtes ! Egorgements de cochons, urines dans le purin, oeufs de vautours. Toisons bouclées des agneaux, oiseaux dans le ciel, scintillantes écailles de poissons. Se méfier de toutes ces manifestations animales ! Malgré les apparences parfois très familières du décor, jamais l'on ne s'y verra tel qu'on aura cru s'y voir ; l'on s'y perd ; en Espagne notamment, où les tauromachies masquent d'essentiels tournois non entre hommes et taureaux, mais entre un Cordobès ou un Manolete et la Nature, dans une sorte de labyrinthe en forme d'entonnoir ovale, où des demi-dieux s'affrontent, encore ; comme Thésée et le Minotaure. Marteau est un magnifique animalier, dont les créatures se meuvent, soufflent, s'animent en elles-mêmes comme en nous-mêmes : bestiaire

de vraie psychologie et comme dirait Borges, « zoologie fantastique ». Le serpent connaît ici mille mues. Les grands sentiments naturels s'emmêlent et se dénouent à la fois en dehors du regard et au dedans de lui : es-tu fort, tu es lion ; celui qui est confus, c'est un poulpe ; errance, c'est escargot ; oiseaux sont belles idées. Ce monde est plein d'animaux ordinaires et merveilleux, bénéfiques ou maléfiques, aquatiques, terrestres ou aériens (ou de feu : la salamandre, le dragon parfois, l'abeille, le scarabée...) et nous sommes emplis de ce monde ; aussi notre esprit *n'en sort-il pas* et le poème (« ondoie ô doux serpent ») vise simplement à ouvrir et enclore la relation entre le moi et le monde.

E

« Quelle noix clôt le cri ? », et quel cri ouvre la noix ! La réussite, dès lors, du désir du poète dépend de l'exactitude avec laquelle il situera sa voix parmi les chants de la nature : sa musique se confondra-t-elle avec les bruits des sources et des orages ? Ses cordes vocales, avec les fils de la Vierge ? Sa parole roucoulera-t-elle ? Métaphysiquement, le poème répond peut-être ici à la définition idéale qu'en donnait Valéry : « le *sens* de SA voix ». Traducteur de Gongora, admirateur de Gaudi, Marteau n'a un style « baroque », « affecté » que pour ceux qui, se promenant dans la nature, n'y voient pas les hyperboles, le dessin des fougères, les hiéroglyphes de la limace sur la feuille du chêne, qui ne mesurent pas le débit du lait qui coule hors du pis de la vache comme dans la tige du figuier, vers la rouge et grasse figue, le nombre qui ordonne le croisement des ramures et mobilise les paillettes du peuplier. Comme Gadda, l'auteur de *la Connaissance de la douleur*, Marteau pourrait dire que « les pronoms personnels sont les poux de la pensée », dans la mesure où ils visent à exclure le moi, le toi, le lui du Monde — qui est *nous*, en français et en grec. C'est cet anneau qu'il faut fabriquer, « comme au doigt de l'aimée la bague s'enroule » (*Atlante*, Hexagone, 1976).

F

Comme Léonard de Vinci, le poète cherche à compren-

dre la mécanique même du monde : comment change en eau le sel dans les engrenages de la mer, comment est machinée (qualitativement et quantitativement) la matière que l'homme voit mais ne connaît. Atlante pose la question : « Qui a plié la mer ? ». S'il y répond, nul ne l'entend, car Atlante *serait* celui qui porterait son propre corps dans la pierre. « Le monde est là comme s'il était ici » : quelle eau pousse le poisson, quel vent invente l'air, quelle terre déterre une racine, quel feu fait l'oiseau ? Quels crochissements ont subi les atomes, pour être ? Marteau fera glisser les uns contre les autres les éléments réduits à leur plus simple expression ; ou encore, il les croisera, ou les tranchera, ou les mêlera, ou les distinguera ; froissera toutes textures afin d'en séparer le corps noir et le corps subtil ; dans l'espoir que le mouvement trahisse l'accroc ; fasse à la terre cracher ses *dents*. « Ejecter la terre de ses parenthèses illettrées » ...

G

Car nous avons été crachés dans ce monde, au sein duquel nous nous sentons utiles et inutiles, comme le Robinson de Valéry. Bagues du baiser : la parturition, c'est la fécondation qui se retourne contre elle-même en ce rejeton errant, qui devra apprendre à se perdre en ce qui le fait. « Femmes, enfantez des oiseaux ! » Ce cri, qui porte le monde, implique notamment que toute oeuvre strictement humaine est vouée à l'échec ; le philosophe est dans son château de cartes, les grammairiens sont de « faux anges », et tout homme qui « confie à l'homme son destin » construit sa propre cage, que le monde bientôt se chargera de réduire à rien ; c'est ceux-là, ce géologue « chaîne au cou comme chèvre » ...

*Les pauvres n'ont plus de larmes
depuis qu'on gouverne en leur nom*

lit-on dans *Sibylles* (illustré par Gustave Singier ; Galanis, 1971). Sans doute peut-on y lire la tristesse de qui voit le désarroi de ceux qui n'ont pas le sou, les damnés de la terre (comme on verra ailleurs des *couleurs locales*, accidentellement). On doit y voir bien davantage : leur « nom », leur

être même, ne leur appartenant plus, ces pauvres souffrent inutilement, ne produisent plus de larmes actives, n'ont plus dans leur bourse d'argent liquide (l'eau mercurielle des alchimistes, peut-être ?) et errent, anonymes, en quête de leur nom perdu (le cordon de cette Bourse est l'ombilic ; en ces limbes, les pauvres le sont de naissance) *dans* le monde, dans le dessein concret et caché du Gouverneur. Le prophète sera celui qui nomme la cause dont il est l'effet et *disparaît* !

H

Mais comment se fait-il que nous obsèdent les traces faites par quelqu'un devenant *personne* (tout et rien) dans le sable ?

I

Il faut arriver à saisir que le Moi n'est rien que le Monde n'englobe, que la mort n'arrive pas accidentellement à quelqu'un mais qu'elle nous cerne tous et qu'elle importe peu (à celui qui sait oublier son Moi), pas plus en tout cas que la naissance. Toutes illusions qui sont l'oeuvre en nous du temps que nous avons inventé en le distinguant de l'espace, également mal vu s'il ne l'est en fonction du Mouvement. Voici, dans les oeuvres de Marteau, que tout *bouge* ; jamais je n'ai lu pareils poèmes, qui ne se fixent nulle part, vont et viennent, tourbillonnent et troublent : ce sont nues et neiges, trombes et tornades dès que je prétends y arrêter mon regard, tant se creusent de gouffres et se meuvent en nébuleuses ces mots, d'allure pourtant inoffensive. Une vraie poudrière dans la poudrerie ! Du vent *dans* le linge ! « L'amour militant » en faveur de ce qui ne ressemble à rien, en marche vers le miroir sans tain où l'ange gîte, aboli (« l'amour annule un sentier qu'érodait trop le géologue »), s'enroulant dans les choses comme la graine dans la crosse de la fougère, ainsi que la Licorne dans l'aine (le pli, la pulpe) de la Dame (Virgo, Vénus, Vestale) assise (pliée). Mais dans ce sens, en ces *Royaumes* (Seuil, 1962) qui sont Passages, faire quels pas ? Sans doute, aller dans l'Horizon, l'Orient.

J

Il se peut que cette oeuvre soit orientale, et que ceux qui cheminent obscurément vers Saint-Jacques de Compostelle soient les frères des pèlerins de la Voie Royale, en pays khmer : allant de temple en temple, jusqu'où il n'y a plus de temple. L'aube, ce sera toujours où le soleil se lève, comme le proclame le drapeau de l'Empire du Milieu. Le bestiaire de Marteau vient en grande partie de Chine : dragons et serpents, unicornes et phénix ; en outre, ainsi que dans la statuaire orientale, bêtes et végétations sont toutes en lianes, liées en courbes mouvances, en arabesques involuées, en évolutions infinies. Si l'esprit de l'Occidental est celui du conquérant tel que l'a défini Malraux (Alexandre, Colomb, pour qui défaire un noeud se fait en tranchant la corde, ouvrir l'ovale de l'oeuf en cassant la coquille ; mais il faut être cultivé par son jardin...), il n'y a rien de cela dans les contrées de Marteau, dont les archers cherchent de plus solides conquêtes, tournés vers l'ouest peut-être (le recueil *Atlante* est aussi une traversée : « Arrière, accordéons d'Europe ») mais allant à l'orient par l'occident, en navigations en haute terre, vers où le soleil couchant se lève.

K

Ce ne sont donc pas les fontaines qui fascinent Marteau, mais les sources et la vraie vie dont aucun tombeau jamais ne nous isolera. Au fond, il n'y a d'autre secret ici que « l'écriture des coquelicots », que l'amour même du monde, en lequel toute culture se résorbe en une agriculture, une faute écologique, une erreur de logique ; les vers s'emploient à nous montrer cela, et la rouille, qui n'épargne aucune moulure d'aucun bois ni fer, d'aucune sépulture faite de main d'homme. « O Reine, tu laves ta robe la plus trouée ». Le seul tumulus viable est de pierre vive : « monjoi ! »

L

Disparaître. Se fondre au monde, le fondre et fonder. Sur cette Pierre. Pour ça, devenir cendre, poussière, poudre, plumes, puis pluie. En terre comme en mer : écumer, dans l'air que fouette la nageoire du saumon. Devenir, comme

« l'anguille en son anneau franchit la limite », l'acte du serpent et S'insinuer dans les Corps, jusqu'à l'Or. Dans le devis de Dieu, nous étions indivis, blancs ; mais voici l'épée rouge qui sépare Adam et Eve, « détachés d'un tronc qu'ils oublient », et il faut réparer l'amour, recréer Hermaphrodite. Marteau est le nocher de ces noces dans un coquillage, dans la torsade de l'arbre ou de l'algue, et son vaisseau vogue là où toute main prend racine et fleurit. Il est en elle, la vendeuse de cresson qui a « sur les mains le sang vert des naïades ».

*et le cri de l'amour
quand le pêne pénètre
voilà qu'en chacun il s'inverse
et d'une bifide lance les découpe*

La figure cristalline, la hampe du Réel, c'est la spirale, double et inversée : l'arche d'alliance, l'amalgame d'amour.

*Puis ils regardent partir le vaisseau
Dont l'oeil peint sur la proue
Scrute la sphère à Hermès dédiée.*

Consécration et dédicace de l'oeuvre. Ce n'est plus de la poésie, mais recueil délivré, car « un livre n'est point fait de lèvres, mais de bois mort et de suie » : c'est un témoignage et une vérification.

M

Comme la fontaine est une offrande à l'onde, Robert Marteau, poète banal et génial, s'abolit en ce qu'il fabrique et le lecteur n'y trouve guère ce qu'il y cherche, cherche encore ce qu'il y trouve, s'écarte enfin dans les vitraux du monde. Comme Van Gogh, plié dans sa chaise : tu n'as qu'à t'asseoir dedans,

*pourpre passer
sans ivresse ni message.*

FRANÇOIS HÉBERT
(septembre 1975)

N.D.L.R. : Cet article parut également, mais traduit en anglais, dans la revue *Ellipse*, No 19, Sherbrooke, 1976 ; pp. 31-37.